

CHAOS INTERNATIONAL

Le mécano de la scène mondiale

TR• N°5• 20 novembre 2012

Autour de l'ouvrage
collectif dirigé par

Jean-Vincent

Holeindre et

Geoffroy Murat

La démocratie

et la guerre

au XXI^e siècle

Éditions Hermann

2012

Paix démocratique et guerres irrégulières

Avec

Jean-Vincent Holeindre, Maître de conférences de science
politique, à l'université Paris 2 Panthéon-Assas

Thomas Lindemann, Professeur de science politique à l'Université
d'Artois et à l'IEP de Paris

Frédéric, Ramel, Professeur de science politique à l'IEP de Paris et
directeur scientifique de l'IRSEM

Julie Saada, Maître de conférences de philosophie à l'Université
d'Artois

« *La guerre paralyse l'esprit d'examen. Elle est redoutable et impressionnante. On la maudit. On l'exalte. On l'étudie peu* ». Ces mots employés par Caillois perdent aujourd'hui de leur consistance. La guerre correspond à un fait social de plus en plus étudié sous l'effet d'une banalisation des études de défense, lesquelles sortent de l'idéologie et de l'opposition schématique entre militaristes et pacifistes afin de s'ouvrir à l'observation savante. Peut-on voir là une convergence entre le discours académique et la production littéraire qui, elle aussi, prend la guerre comme objet de narration, alors qu'elle était écartée jusqu'à présent ? Selon Stéphane Audouin-Rouzeau, il y a là un effet générationnel en Europe propice au développement de ces différentes approches dans l'art : « *la génération qui a subi se tait, la seconde supporte ce silence, c'est la troisième qui retrouve la parole* ». Dans l'Université, des recherches avaient été réalisées depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, mais leur pertinence souffrait cruellement d'isolement. Elles prenaient donc la parole mais ne suscitaient pas un courant majeur, tout particulièrement dans la Science politique en France.

Alors que la première décennie du XXI^e siècle fut traversée par une série de guerres, il est important de noter que la pensée stratégique classique, nourrie d'histoire, ne constitue pas le seul mode d'entrée pour saisir le recours à la force armée. À cet égard, on peut distinguer une tendance dont les ouvrages objets de discussion lors de la conférence sont l'expression. Cette orientation correspond plus précisément à un double mouvement : celui de la pensée politique vers les Relations internationales et l'étude des guerres d'une part, celui des Relations internationales vers la pensée politique d'autre part. Le premier de ce mouvement est assez ancien puisqu'il remonte en partie aux années 1970 avec l'ouvrage fondateur de Michael Walzer sur les guerres justes et injustes. Il n'a fait que se renforcer

après le 11 septembre comme en témoigne l'appel des 60 signé par plusieurs universitaires américains en faveur d'un renouveau de la guerre juste. Le second mouvement est incontestablement accéléré avec les attentats sur le World Trade Center et le Pentagone. Alors que le *mainstreaming* des Relations internationales restait étanche à la dimension normative et attaché à une lecture *scientifique* de la réalité, celui-ci s'ouvre progressivement à l'instar des propos de Keohane qui souligne la nécessité de la pensée politique dans le champ.

Parmi les réflexions qui animent cette convergence entre pensée politique et Relations internationales dans l'étude de la guerre, un aspect important est de déceler les paradoxes sous-jacents au fait guerrier. C'est peut-être d'ailleurs le noyau dur de toute pensée politique si l'on se réfère à plusieurs représentants de l'Ecole de Cambridge, notamment John Dunn. Plusieurs paradoxes sont appréhendés dans les ouvrages collectifs soumis à la discussion. Les travaux d'Hugo Castignani consacrés à la généalogie de la guerre juste permettent de souligner que l'impérialisme romain n'était pas défensif mais bien préventif. Et de montrer que la posture américaine relève également de cette perspective. Ce premier paradoxe révèle les tensions dans une République comme les États-Unis entre retenue stratégique et tentations impériales. Mais plus fondamentalement, ce sont les paradoxes de la paix libérale (requalifiée ainsi par Michael Doyle dans le collectif sur la *Démocratie et les guerres contemporaines*). Jean-Vincent Holeindre et Geoffroy Murat insistent sur le paradoxe qui pèse sur les démocraties entre préservation de la liberté et extension de celle-ci par la force contre des régimes autoritaires. Mais ce paradoxe est incomplet puisque les dilemmes auxquels les régimes démocratiques se heurtent ne se limitent pas à l'entrée en guerre. Ils perdurent après la guerre car les périodes de reconstruction n'épuisent pas la conflictualité violente. La paix libérale est une promesse qui se réalise bien difficilement. Alors que le vote est considéré comme une conjuration de la violence, il l'attise et frustre bien souvent les populations. Un autre paradoxe traverse la reformulation de la paix démocratique en paix libérale sous la plume de Doyle. Le lecteur peut apprécier la distinction entre paix intégrale et paix séparée qui est en effet conforme à ce qu'écrit Kant et qui vient corriger les excès de la théorie de la paix démocratique comme paix universelle. Toutefois, il demeure sceptique lorsque Doyle évoque le caractère puissant du facteur économique dans la réalisation de la paix libérale, celle-ci s'appuyant sur un pilier politique (séparation des pouvoirs et État de droit), ainsi qu'un pilier économique (système de libre-échange). Ici, Doyle reste attaché aux théories du doux commerce élaborées au XVIII^e siècle. Or, des travaux récents financés par l'Agence Nationale de la Recherche dans son programme Guerre, conflit, violence montrent que le développement des interdépendances commerciales n'est pas synonyme de paix mais accompagne au contraire une économie de guerre en offrant des ressources matérielles aux protagonistes engagés.

L'un des messages majeurs que la pensée politique adresse ainsi aux théoriciens des relations internationales n'est rien d'autre que la prudence analytique. Celle-ci ne peut que croître à partir de l'instant où le chercheur accepte de reconnaître les paradoxes qui entourent et qui animent le fait guerrier.

Frédéric Ramel